

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 69 (1930)
Heft: 16

Artikel: Déménagement historique
Autor: Ave.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-223209>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 06.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

colonet dâi piotons. Lo pouërro sarâi binstout dépatolhiù ein dzevateint tot lo dzo su l'estrade.

Oï ! l'est dinse ! Aprî tot cein, no sein mourgâ lè papâi !

Mâ, tot cein vâo tsandzî quand lè fenne sarant âo Conset fédérât ! Gâ de veant !

Avoué tot mon respect.

Zénobie dé Trinquiballa.

DÉMÉNAGEMENT HISTORIQUE

Na parfois de durs moments dans la vie : hardi ! tous les meubles, sens dessus dessous, sens devant derrière, et pousse... et soulève... et baisse ! Ne cogne pas le coin de l'escalier ! Attention !... Qu'est-ce qui a craqué?... Oh ! mince, alors !

Cela se passe de temps à autre chez vous, n'est-il pas vrai ? Mais ce n'est pas grand-chose. Il est des cas plus importants. Ecoutez plutôt ma petite histoire.

Il y a, dans plusieurs pays, des maisons où l'on entre malgré soi, après un aimable entretien avec Messieurs les juges, et pour fournir un travail obligatoire que certains éclectiques n'apprécient pas. C'est bien vilain de leur part. La résiliation du bail est unilatérale, et le locataire ne peut quitter son domicile que sur ordre signé. Par contre, il ne paye pas à l'Etat l'impôt sur le loyer.

Or, il est arrivé récemment, dans un lieu de ce monde, qu'une de ces maisons — pour lesquelles je ne fais pas de réclame — a changé de contrée : histoire d'avoir une autre vue et plus d'air de marais. Et il a bien fallu que la Direction s'en aille aussi, abandonnant sa cheminée où tant de pipes mêlèrent leur fumée à celle du fayard.

Certains messieurs, qui avaient de grosses obligations envers la maison, furent convoqués d'office à venir déménager la direction ; sous le regard paternel d'un chien féroce, ils se mirent au travail.

Madame la directrice surveillait les opérations. Maladroite, un des vieux habitués de la maison, — un cheval de retour — déménageait la salle de la cheminée, laissa tomber une porcelaine qui se brisa.

Madame accourt au bruit :

— Malheureux !... une si belle pièce !... un souvenir de famille !... en mille briques !... par votre faute ! Vous faites un bel... oh ! oui.

Et l'autre de répondre, heureux de n'être pas une vulgaire servante :

— Madame peut m'en raconter tant qu'elle voudra... elle ne peut toujours pas me flanquer mon congé.

Heureusement que toute cette histoire a pu se passer en allemand. Sinon, il se trouverait des langues pour dire que c'est de chez nous.

Ave.

LE LIÈVRE DE M. PERDONNET.

Récit de chasse.

FICHU lièvre !

Il est d'une humeur infiniment plus massacrante que son Lefaucheu, M. Jérôme Perdonnet, le nemrod débutant de Chézieux-les-Bars. Vous excuserez la colère de cet infortuné disciple de saint Hubert, quand vous saurez tout.

Un héritage, qu'il a fait récemment, lui a procuré des loisirs. Il a, malgré ses cinquante-trois ans, bon œil et meilleure jambe. Acheter un chien dressé selon toutes les règles de l'art, se munir d'une patente de chasse, courir sus au gibier des environs, voilà, ce semble, un beau programme pour un capitaliste improvisé. Et si Jérôme Perdonnet ne rentrait pas trop souvent bredouille, s'il pouvait se vanter de tuer autre chose que le temps, nous aurions plaisir à le féliciter du même coup de ses bonnes rentes toutes fraîches et de ses goûts cynégétiques tout neufs.

Mais il prendrait nos compliments en fort mauvaise part. Après un mois de courses à travers monts et plaines, après des fusillades nourries dont l'ennemi sortait infailliblement sain et sauf, — Perdonnet n'avait encore blessé que son chien Azor et un garde-chasse — après de si humiliants retours au village et tant de ruses

d'apâche imaginées pour dissimuler les flancs aplatis de la gibecière vierge, après avoir essuyé les railleries déplacées des compagnons avec lesquels il avait brûlé sa première poudre, il s'était décidé à opérer seul. Seul avec Azor, bien entendu. Vain changement de tactique !

En effet, le 2 novembre, à la nuit tombante, il gagnait la maison, plus dépité et aussi peu chargé que jamais. Courbant son long dos de chat maigre, la tête basse, son fusil à la main en guise de canne, comme s'il revenait de quelque promenade, il évitait discrètement les passants, frôlait les palissades et les murs des jardins. Il avait la langue prompte, et plus meurtrière que le plomb de ses cartouches ; aussi personne ne s'avisait-il de l'arrêter en chemin et de malicieusement l'interroger. Il n'en avait pas moins le sentiment très net que chacun riait sous cape en le rencontrant.

— Fichu lièvre !

Sa vieille domestique le débarrassa, dès l'arrivée, d'un formidable appareil de Tartarin en chasse. Elle se garda bien de le questionner, par exemple, et se contenta de lui demander ce renseignement innocent :

— Monsieur repart demain ?

— Certes !

— Ah !

— « Ah !... ah !... » Je ne suis pas libre ?

— Si Monsieur se fâche...

— Non, non... Fichu lièvre !

— Monsieur a vu un lièvre, aujourd'hui ? Ah ! Monsieur...

— Est-ce que tu te moquerais par hasard de ton maître, Joséphine ?... J'en ai vu un, oui ; ou plutôt, j'en ai revu. Voici trois jours que nous le guettons, moi et Azor. Nous finirons bien par en avoir raison de cette satanée petite bête. Azor se piquera au jeu, comme moi. Et demain...

— Je vous souhaite...

— Pas de vœux, Joséphine, ça porte malheur. Là, il fallait encore ce guignon pour tout compromettre. Je te l'ai dit cent fois : surtout pas de vœux ! Et tu recommences chaque matin, chaque soir. Ce n'est pas étonnant que je n'aie pas plus de succès.

— Je croyais...

— Tais-toi !

Hochant la tête et poussant de gros soupirs, Joséphine s'en alla préparer le souper de Monsieur. Du civet. M. Perdonnet se coucha sans manger.

— Du civet, du civet !... Je te défends de me servir ce mets-là. Oh ! je devine ton manège...

— Monsieur, qui aime tant le lièvre, n'en avait pas eu depuis longtemps. J'ai pensé...

— Tu es une sottise, Joséphine.

Le lendemain, à l'aube, le fidèle Azor marchant prudemment à côté de son maître, l'œil inquiet fixé sur le canon du fusil qui lui avait mis du plomb à la patte, Jérôme Perdonnet escadait, à vigoureuses enjambées, la colline boisée qui domine Chézieux-les-Bars ; la montée était raide, une pente gazonneuse ici, mousseuse là, où le pied glissait désagréablement. Il devait être encore plus facile de la gravir que de la descendre.

Tout en bas, près du ruisseau qui, grossi par les dernières pluies, serpentait à travers champs, un paysan récoltait ses choux ; il avait déposé sa hotte vide à quelques mètres de l'eau.

— En chasse ? dit-il à M. Perdonnet, en le saluant.

— En chasse, père Benoît.

— Alors, bonne chance !

Perdonnet lança au père Benoît un regard féroce. Et, d'une voix furieuse, il rugit :

— Merci !

Puis, sifflant Azor, qui vagabondait le long du ruisseau, il se dirigea tout droit vers le sommet de la colline. Il n'avait pas marché pendant cinq minutes, que le merveilleux instinct de ce brave Azor lui révélait la présence de l'adversaire ; le chien de Perdonnet se jeta follement dans la forêt.

— Il me ramènera la bête.

Perdonnet ne bougea plus, prêt à tirer au moment propice. Il attendit une heure, deux heures. Il eut beau corner, tendre l'oreille, ouvrir l'œil ;

Azor ne revenait pas. L'impatience le gagnait, le dépit le rongait. Décidément, le diable s'en mêlait. Ce lièvre était ensorcelé. L'apercevoir, trois jours de suite, le fusiller avec acharnement, une fois même à bout portant, — et Jérôme Perdonnet était président de la Société de tir de Chézieux-les-Bars — tomber dessus, le quatrième jour, presque à la sortie du village, et sentir que l'animal va vous échapper ! C'en était trop. Il avait de quoi décharger son arme sur les moineaux qui piaillaient à droite et à gauche, sur les corbeaux qui passaient dans le ciel avec un croassement ironique, montrer le poing à l'horizon, déchirer sa patente en mille morceaux et la renvoyer au préfet du district. Et Azor, Azor lui-même, qui se laissait berner par cette espèce de lapin sauvage ! Au lieu de le bien gueuler d'une mâchoire solide, il se ferait mettre sur les dents et perdrait la piste...

Soudain, à cinquante pas au-dessous de lui, Jérôme Perdonnet entendit l'aboïement haletant et triomphal d'Azor. Le lièvre, le lièvre fantastique — c'était bien le même ! — fuyait devant le chien, mais si harrassé, à sauts si courts et si lents, que sa défaite était certaine. Quelques instants, Azor sauvait l'honneur ! Une inspiration subite de Perdonnet gâta tout : Azor avait préparé la victoire, il ne vaincrait pas seul. Perdonnet épaula.

Le lièvre, qui paraissait avoir eu son inspiration aussi, et qui jugeait vraisemblablement le chasseur moins dangereux que le chien, changea tout à coup de direction et fonça sur Perdonnet. Celui-ci, très ému, mais ferme comme un roc, le doigt à la détente, ne broncha pas. A la distance de douze mètres, pan ! pan !...

Aussitôt, la victime de Perdonnet fit trois ou quatre tours sur elle-même et dégringola vers le ruisseau, tandis qu'Azor, avant vu le fusil de son maître braqué de son côté, s'éloignait à toute vitesse, la queue entre les jambes, indifférent au résultat de la campagne.

— Azor ! Azor !...

Azor, démoralisé, détalait sans plus se soucier de son devoir de chien.

— Azor ! Azor !...

Mais le lièvre s'obstinait à rouler, plutôt qu'à courir, en bas la pente qui s'arrêta au ruisseau. Il était blessé, évidemment, peut-être à mort. Toujours est-il qu'il ne se rendait pas, que, péniblement, il se traînait vers le champ où le paysan continuait à récolter ses choux. Était-ce l'attrait du savoureux légume adoré des bêtes de son poil, était-ce la proximité de l'eau qui l'attirait ? Il ne déviait point de sa route, et, par un suprême effort, cherchait à prolonger son agonie.

Très perplexe, Perdonnet s'était d'abord égoïllé à rappeler Azor. En attendant, l'autre gagnait du terrain, et, une fois près du ruisseau, adieu l'ami !

— Eh bien ! non, quand je m'y romprais les os...

Perdonnet prit son fusil par le canon, pour achever la bête à coups de crosse, et se précipita en avant. Entraîné de tout le poids de son corps sur la pente rapide, gesticulant comme un forcené pour conserver l'équilibre, se raccrochant parfois à un arbuste pour ne pas choir, les yeux démesurément ouverts fixés sur le lièvre qui filait et marquait son passage de larges gouttes de sang, le chasseur se demandait avec angoisse si sa proie ne réussirait pas encore à lui échapper.

Le paysan, intrigué par l'apparition étrange de ce moulin à vent qui descendait la colline, releva la tête, s'avança jusqu'au bord du champ.

— Hé ! monsieur Perdonnet...

— Le lièvre !

— Hein ?

— Le lièvre !... Là...

— Et après ?

— Arrêtez-le !

— Si je pouvais... Parbleu...

Une idée lumineuse lui est venue. La pauvre bête arrivait sur lui, n'ayant plus la force ni le courage de prendre un autre chemin. Comme le lièvre se rapprochait du ruisseau et allait s'y jeter, le père Benoît couvrit l'animal de sa hotte et s'assit placement dessus, la pipe à la bouche ;